

# Wilhelm Giese

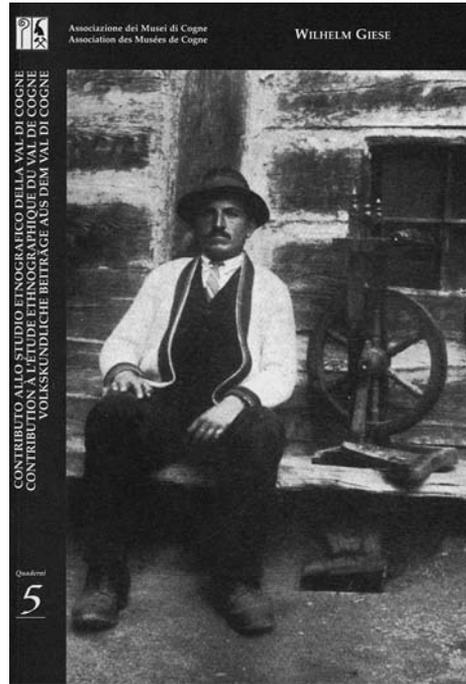
Pourquoi traduire et publier une étude monographique sur Cognac, datant de 1938 et rédigée par un romaniste allemand ? Pourquoi tirer de l'oubli cette enquête ethnolinguistique sur « *les mots et les choses* » de la vallée, laissée au fond des tiroirs après la guerre ?

Wilhelm Giese est né en 1895 (†1990) et a été professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Hambourg dans le nord de l'Allemagne. Compromis par son adhésion aux idées nazistes, ses écrits ont été oubliés pendant long-

temps, mais le regain d'intérêt actuel pour les pionniers de l'ethnologie lui rend enfin un peu d'honneur. Il est évident que cette monographie a vu le jour au moment où le *pangermanisme* fleurissait en Europe et où il a fait naître des idées toutes faites qui survivent encore aujourd'hui en matière d'architecture vernaculaire, d'histoire des langues et des cultures. Wilhelm Giese suivait les courants de recherche de l'ethnologie européenne au début du XX<sup>e</sup> siècle. À cette époque, les études sur les coutumes des populations paysannes cherchaient à comprendre à tout prix l'origine des formes des *choses* et de la langue, en se basant sur des idéologies racistes, puisant dans un passé lointain la raison d'être de subtils détails. Bien rares étaient les ethnologues, les linguistes ou les géographes qui ne travaillaient pas dans cette direction, qu'ils fussent allemands, français, italiens ou suisses. Tous cherchaient l'influence des Ligures, des Celtes, des Romains, puis des « invasions barbares ». Tous cherchaient à dresser des cartes aux confins trop précis.

Depuis lors, les historiens et les archéologues, guidés par les multiples découvertes de l'après-guerre, ont souligné l'importance de redresser la barre et de mener, heureusement, vers un cap plus sûr la barque des recherches traitant du folklore, en soulignant l'importance de la sociabilité des communautés paysannes et des transformations de la culture matérielle européenne au Moyen Âge, sous l'Ancien Régime, voire au XIX<sup>e</sup> siècle.

Homme de terrain, Wilhelm Giese a su concilier les fruits de ses observations



méticuleuses et celles des autres chercheurs de l'époque. Spécialiste du Dauphiné, il a travaillé à Cogné lors d'un bref séjour au mois de septembre 1938. Il a rédigé rapidement la synthèse des résultats de son travail puisque l'article a été publié en 1941 dans une revue, aujourd'hui introuvable, parce qu'elle n'a pas duré : « *Sonderdruck aus Volkstum und Kultur*, XIII. 3 / 4 ».

Sa méthode était rigoureuse, alliant prises de notes, croquis et photographies. L'Association des Musées de Cogné a voulu restituer au grand public cette étude parce qu'elle fournit un lot cohérent d'informations sur le passé de la commune à un moment précis.

Personnellement j'ai appuyé cette décision pour deux raisons : primo, parce que les résultats de l'enquête n'exaltent absolument pas les idéologies de conquête du III<sup>e</sup> Reich ; secundo, parce que l'article témoigne, avant l'ère de l'informatique, de l'extraordinaire richesse d'un programme d'ethnologie européenne mis en marche par l'Université de Hambourg, avec pour base les observations de première main de l'auteur lui-même, croisées de façon critique avec des connaissances bibliographiques très étendues, entre autres avec le catalogue de l'exposition d'*Arte popolare valdostana* de 1936 de Jules Brocherel (1871-1954) et avec un ouvrage d'Anaïs Ronc-Desaymonet, *In Val di Cogné*, publié à Ivree en 1929.

Cependant, avant que le lecteur ne se penche sur ce livre dans la langue de son choix, quelques avertissements s'imposent. Il faut qu'il prenne conscience des limites du texte. Il est nécessaire, d'abord, de se souvenir qu'à cette époque la Vallée d'Aoste, est incluse dans la province du Piémont. L'auteur la considère comme italienne et piémontaise. C'est en outre un chercheur, certes qui connaît très bien les Alpes et l'Europe, mais qui considère la montagne comme un milieu primitif. Pour lui, la commune de Cogné est en partie immuable, isolée longtemps de l'influence du monde avant la création des routes carrossables, à tel point que les caractéristiques des hommes qui auraient peuplé la vallée à l'origine imprégneraient encore les moindres détails de la vie quotidienne, sans que le temps passé, de l'an 1000 au XIX<sup>e</sup> siècle, n'ait apporté de grands changements. La maison rurale à cohabitation permanente à l'étable avec *souléi* en bois, caractéristique du Val de Cogné, monopolise son intérêt. Il néglige ainsi de décrire les *péire* maçonnées qu'il considère comme des *maisons aux caractéristiques modernes*, alors qu'elles sont le complément indispensable de la partie rurale et que certaines d'entre elles, à Épinel ou à Son-Veuilla, sont certainement de la fin du Moyen Âge. Il s'arrête longtemps sur la typologie de l'habitation, sur la relation entre les différents espaces destinés aux bêtes et aux gens et sur la diversité des caractéristiques architecturales, comme les différentes formes des murs extérieurs, des souches de cheminée, des décors en enduit peint encadrant les fenêtres, les balcons et les galeries.

Quoiqu'il effectue de nombreux croquis, Wilhelm Giese n'est pas un technicien et encore moins un historien. Certes, il décrit en long et en large la variété des formes architecturales, des objets et des décorations avec une minutie sans bornes ; il en analyse la prononciation des mots, mais il ne transcrit presque jamais d'inscriptions. Pourtant à Cogne, les signes historiques, dates de fin de chantier et initiales du maître de l'ouvrage, sont en général incisés sur la poutre faîtière coiffant le *souléi* en bois. Aujourd'hui encore, plusieurs détails parmi ceux qu'il a dessinés sont datés de façon claire sur une poutre de la charpente ou sur une vignette en enduit. En revanche, il fait appel aux styles, prend en considération la présence des mines de magnétite et leur influence sur l'abandon des coutumes et surtout sur la déforestation. Il met en relation cette activité séculaire avec les changements de matériaux de construction. Il parle du ciment qui arrive en 1938 par camions d'Aoste, mais ne voit pas que l'on fabriquait sur place, depuis au moins trois siècles, une chaux naturelle de qualité extraordinaire pour construire les piliers du souléi ou les murs des *péire*.

Ses descriptions méticuleuses s'attardent sur la façon de chauffer les espaces et sur la fabrication du fromage. Lors de sa visite à Champlong, il observe longuement une étable servant pour l'abri des vaches, au printemps et à l'automne. Il commet alors une erreur. Il considère que le hameau est composé de sept cabanes d'alpage, alors que certaines maisons sont, encore à cette époque, habitées toute l'année. Ses explications mêlent deux genres de vie, l'un temporaire, l'autre permanent, parce que la maison dont il est question est convertie à la fonction d'alpage. Il cerne mal les transformations récentes de la vie quotidienne entraînées par l'adoption des fourneaux « modernes » en fer et surtout celle des laiteries tournantes qui ont pourtant eu un poids non négligeable dans l'abandon progressif de la « laiterie » familiale, de l'âtre et de sa crémaillère et dans la discontinuité du rôle de la *méson de fouà* à certaines périodes de l'année. De même pour la *sala*, servant de chambre à provisions et de « garde-robe », il note sa position « en appendice » par rapport à la maison en bois, mais il ne met pas en exergue le terme *péira* pourtant fondamental. Il remarque, par contre, l'existence – très rare – de petits bâtiments en madriers, des greniers, jouant le même rôle que la *sala* (en effet il en reste encore actuellement un à Gimillian et un à Épinel).

Ces réflexions n'ôtent pas de mérite à l'ouvrage et à son auteur, puisque celui-ci brosse un tableau de Cogne après un très bref séjour, au cours duquel il a dû travailler sans relâche. En effet son enquête ne s'attarde pas uniquement sur la maison, il décrit également le mobilier et sa disposition dans les espaces intérieurs, la vaisselle employée quotidiennement. Il ne s'arrête pas sur les outils relatifs aux travaux de la campagne, à part sur les moyens de transport. Il passe ensuite aux procédés de fabrication du fromage, survolant un peu rapidement l'organisation des montagnes et des consorterries. Il termine sa monographie par la cuisson du pain.

La transcription phonétique de tous les termes patois recueillis est minutieuse. Très peu d'erreurs se glissent dans sa relation. Page 76, il appelle un plat rond et profond [*lu gràmō*], par analogie avec le celtique \**crama* ("la crème"); il s'agit en fait d'un récipient qui contiendrait la crème, alors que l'on appelle le récipient rond pour la crème *l'écoualla de la cranma* et que [*lu gràmō*], est le filtre à lait fait avec des racines ou des herbes qui bouchaient l'ouverture inférieure de la passoire.

Parmi la description des éléments de la maison, Giese ne signale qu'un cadran solaire. Il a vu celui de Crétaz, mais, à Champlong, où il s'est si longuement attardé à l'alpage, il n'est pas passé près de la belle maison des Gilliavod où la façade de la péira est encore garnie d'un beau cadran solaire daté de 1858 auquel devait ressembler celui de la maison Truc d'Épinel. En outre, il ne parle pas du tout de la grande horloge murale de la maison Grappein à Veulla.

Ces quelques critiques n'enlèvent rien à la valeur historique de la recherche de Wilhelm Giese. Elles en précisent simplement les limites et placent le lecteur averti dans les conditions nécessaires pour apprécier ce travail de linguiste chercheur. Sans connaître le patois, mais romaniste, expert en phonétique, ethnographe et dessinateur, Giese a contribué à sauver de l'oubli quelques caractéristiques du passé de Cogne, à un moment où les progrès technologiques, tout comme les transformations sociales et politiques, condamnaient le monde rural à un changement irrémédiable.

**Claudine Remacle**